

Atacama

Christiane Vidal

Ils marchaient. Ils avaient depuis longtemps bu la dernière eau. Ils avaient depuis longtemps laissé derrière eux la route solitaire qui barrait le désert d'un seul trait. On leur avait dit : « Là-bas, tout droit, après les collines ». Et ils s'étaient mis en marche. Tous les trois. Au début, en plaisantant. Ensuite en soufflant et, plus tard, en silence. Parler n'aurait servi à rien : les mots fondaient dans l'air avant qu'on eût pu les entendre.

Ils allaient donc ainsi, en silence, les pas du second dans l'ombre du premier et les pas du troisième dans l'ombre du second. Le premier attentif au terrain sablonneux, le second et le troisième absorbés par l'ombre de celui qui les précédait, attentifs à son dos épais, à sa nuque rougie et ruisselante de sueur.

Parfois, quand l'éclat du sable se faisait insupportable, pour reposer sa vue, le premier se laissait distancer par le second, ou même par le troisième, position dans laquelle son ombre devenait alors orpheline, sans personne pour la protéger. Car le petit point noir, là-bas, en arrière, était toujours trop loin. Toujours aussi loin, comme désireux de ne pas écourter la distance qui le séparait d'eux. De temps en temps un des trois demandait : « Il nous suit toujours ? ». Et le troisième, concentré dans le craquement de ses pas sur le sol desséché où se traînait l'ombre du second, se retournait, cherchant dans l'immensité du désert le petit point noir. « Oui », répondait-il invariablement, puis son ombre orpheline faisait à nouveau volte-face pour reprendre la marche. Alors ils soupiraient tous les trois, soulagés, comme si, même sans le connaître, leur vie dépendait de sa présence lointaine.

Au début, quand ils s'aperçurent qu'il les suivait, le plus jeune avait suggéré de l'attendre, mais les deux autres s'y étaient opposés, à quoi bon, si la veille il ne les avait pas laissés s'approcher, il n'allait pas non plus accepter maintenant. Il vaut mieux y aller. S'il veut nous suivre, qu'il le fasse. Après tout, il n'a pas l'air dangereux. Il doit être un peu cinglé. Un pauvre type. Et ils avaient repris leur marche en direction de « Là-bas, tout droit, après les collines ».

Ils marchaient depuis des heures. Ils avaient monté et redescendu une colline, puis une autre et encore une autre, et rien. Seulement le désert étincelant et, plus loin, d'autres collines. « C'est une histoire à n'en plus finir » avait dit le plus jeune. Mais ça, c'était avant, quand il restait encore de l'eau dans les gourdes, quand il était encore possible de boire une gorgée pour se rafraîchir, quand les paroles n'étaient pas encore des pierres qui écorchaient la bouche et les lèvres. Mais à présent, eau et paroles étaient bien loin derrière, aussi loin que le point noir qui les suivait sans jamais les rattraper. Et pourtant ils continuaient à marcher vers ces collines douces qui semblaient même reculer au fur et à mesure qu'ils avançaient. « C'est à cause de la chaleur. C'est trompeur. Un peu comme un mirage. » C'est ce qu'avait dit le plus âgé au début. Et rien de plus. Alors les autres avaient dit oui en silence tout en continuant à marcher, l'un derrière l'autre, trois petits points noirs dans le désert, dans l'énorme solitude plane du désert. Et, loin derrière, l'autre petit point noir qui les suivait.

Ils avaient l'étrange sensation de se déplacer sans progresser, c'était comme marcher en sens contraire sur un tapis roulant et alors, on a beau presser le pas, on reste toujours au même endroit tandis que le tapis glisse sous les pieds. Un jeu d'enfants, en ville. Ou peut-être une séquence de film. « Oui, mais laquelle ? » mastiqua le plus jeune. « Quoi ? » et la voix du second resta suspendue dans l'air. « Rien » répondit-il. Il avait dû penser les mots avec force, les modeler dans la bouche, leur donner forme avec sa langue sèche pour qu'ils se fraient un passage entre ses lèvres brûlées, cependant, le son de sa voix lui rendit un peu de vie. Il se retourna, avec l'espoir secret de voir le point noir plus proche, mais non, il était toujours loin derrière, aussi distant qu'avant, il descendait la dernière colline. Les deux autres allaient devant, attentifs à leur propre fatigue, à leur bouche desséchée, au crissement de leurs pas sur les croûtes du sol.

Peu à peu, presque imperceptiblement, les ombres s'allongèrent, la chaleur devint moins intense. Le soleil ne brûlait plus les yeux et ils pouvaient lever le regard au-delà de leurs pieds sans être aveuglés par la lumière. Une brise légère commença à sécher la sueur de leurs nuques et ils sentirent leur peau frissonner.

Là-bas, au loin, le soleil incendiait les collines. C'est alors qu'ils virent les sommets aplanis. « Ce ne sont pas des collines » s'exclama le premier. Les deux autres détachèrent les yeux de l'ombre qui les précédait. « Ce sont des terrils de salpêtre » ajouta celui qui marchait devant et il rit et son rire résonna comme du métal dans le silence. « On est tout près ».

Ils étaient tout près. Ils sentirent tout à coup que la fatigue dégringolait de leur dos, glissait le long de leurs jambes jusqu'au sol où ils l'écrasèrent en même temps que les croûtes de salpêtre, avec une joie enfantine. Heureux. Les terrils ! C'était bien ça !

Ils pressèrent le pas, non plus en file, l'un derrière l'autre, mais ensemble tous les trois, marchant de front, à grandes enjambées qui semblaient engloutir la distance jusqu'alors fixe.

On leur avait dit qu'il leur fallait absolument arriver avant la tombée du soir, que passer la nuit dans le désert était dangereux à cause du froid et que là-bas, derrière les collines, ils trouveraient l'ancien campement minier où ils voulaient aller, oui, l'homme qu'ils cherchaient y habitait encore avec quelques autres familles, ils n'avaient pas à s'inquiéter car ils vivaient de ça, là-bas, du gîte et du couvert aux voyageurs, sinon, de quoi voulez-vous qu'ils vivent, il ne reste rien là-bas, seulement quelques maisons qui résistent au temps et à l'oubli grâce à la ténacité du vieux que vous cherchez. Et ils s'étaient mis en route.

Ils étaient partis le matin, de bonne heure, cela faisait des siècles, d'abord en autobus sur la route, puis à pied, à travers le désert, à travers la pampa solitaire et sans fin et là, au cours d'une halte pour boire à leurs gourdes, ils s'aperçurent de la présence d'un petit point noir qui les suivait et ils se rappelèrent alors l'homme qui, dans la ville, n'avait cessé de les observer de loin, sans se cacher, mais s'éloignant dès qu'ils s'approchaient. « C'est sûrement un fou » avait dit le plus âgé la première fois. « Les fous ne prennent pas de notes et celui-là passe son temps à écrire » s'était inquiété le plus jeune. « A moins que ce soit un journaliste, ils sont enquiquinants, ces mecs, quand ils te tiennent, ils ne te lâchent plus » avait conclu le deuxième. Ensuite, avec l'agitation du départ, ils l'avaient oublié et tout à coup, en plein désert, ils distinguèrent à nouveau sa silhouette. Mais lui, voyant qu'ils le regardaient, s'était laissé distancer jusqu'à n'être plus qu'un point noir. Et tout au long de la journée il avait été réduit à ça : un point noir sur la page jaune du désert

A présent, du haut du terril de salpêtre qu'ils escaladaient, ils le voyaient descendre la dernière colline et, malgré l'obscurité qui les cernait au fur et à mesure que le soleil s'enfonçait dans le sable, il leur sembla que la distance qui les séparait avait diminué.

La fraîcheur du soir ainsi que la proximité du but avaient éliminé toute fatigue. Ils ne parlaient pas encore mais ils osaient regarder devant eux, essayant de deviner au-delà des décharges de salpêtre, contre le ciel violet, la silhouette tordue d'une tour, d'une ferraille, ou la lueur d'une lanterne, dressant l'oreille par-dessus le sifflement du vent pour saisir une voix, l'aboïement d'un chien, un quelconque signal leur permettant d'échapper au silence abyssal du désert et leur annonçant que le voyage était terminé.

Ils atteignirent, haletants, le dernier terre-plein de la décharge. Plus bas, dans ce qui avait été un campement de la compagnie minière, des filaments de brume glissaient entre les murs en ruine, les fenêtres aveugles, les décombres, là où, jadis, se trouvaient des rues, des maisons, une place, et le lent déplacement du brouillard entre les pierres mortes s'accompagnait du hululement du vent, un gémissement affolé dans la solitude de la pampa.

Immobiles, tremblants de froid, ils virent passer le train silencieux avec son chargement de morts de tant de massacres, des ouvriers, des femmes, des enfants, puis les tristes silhouettes des âmes errantes, celle du vieux gardien de la mémoire du désert, celle du petit garçon qui rêvait de la mer, celles des amants qui n'avaient pas pu s'aimer, celles des petites prostituées vendeuses de rêves ; ils émergeaient entre les pierres, les maisons en ruine, les croûtes de salpêtre et, après une errance incertaine et désemparée, après avoir constaté qu'il ne restait plus rien du monde d'avant, qu'il n'y avait plus de Compagnie, plus de campement, plus de mine, ils s'évanouissaient, retournaient à leur néant, absorbés par les pierres, engloutis par la nuit de l'oubli.

En arrière, l'homme, imperturbable, regarda les trois silhouettes descendre la décharge de salpêtre et se perdre entre les ruines, effacées par la brume.

Il sortit alors le carnet de notes où il avait écrit l'histoire de trois hommes à la recherche d'un campement minier disparu et y mit le point final. Un petit point noir.

Note

Fin XIXème siècle, dans le désert d'Atacama au nord du Chili, l'exploitation du salpêtre par des Compagnies étrangères entraîna la construction de plus de 250 campements miniers (véritables villages pour certains suivant l'importance de l'exploitation et de la Compagnie minière) essaimés sur environ 500 kilomètres, de Iquique à Antofagasta.

A l'origine de la guerre du Pacifique, le salpêtre fut utilisé comme engrais puis comme composant de la poudre jusqu'à la deuxième décennie du XXème siècle où il est remplacé par des produits chimiques.

Les conditions inhumaines de son exploitation entraînent des luttes et grèves féroceement réprimées par l'armée. (massacre de Iquique en 1917).

Biographie

Christiane Vidal

Professeure certifiée d'espagnol

Enseignante au Lycée franco-péruvien

Anime l'atelier de littérature et écriture du lycée (langue espagnole).

Particularités de l'atelier : parcourir les espaces dont s'inspirent des oeuvres littéraires et rencontrer les auteurs de ces œuvres.

Chincha, El Carmen, à partir de l'œuvre de Antonio Galvez Ronceros

Les salpêtrières du désert d'Atacama à partir de l'œuvre de l'écrivain chilien Hernán Rivera Letelier

Piura et région Lambayeque à partir de l'œuvre de Miguel Gutiérrez

Productions et activités littéraires

2003 : lauréate du 3ème prix du Concours littéraire Magda Portal (Centre Flora Tristán) avec *Champs-Elysées 1947*

2004 : *Descuentos* (Nouvelles) Editions Matalamanga, Lima

2005 : Finaliste : Certamen Internacional de cuentos Sandival, La Plata, Argentine, avec *Estornudando romances*

2006 : Mention : Concurso de Microcuentos, Antofagasta, Chili, avec *Allegro Moderato*

2006 : *Lima en la piel* Anthologie, Editions Estruendomudo, Lima